

ECOLE DE JOURNALISME : NECESSITE OU COMPLEMENTARITE

RESUME

Les premiers journaux datent du XVI^e siècle en Europe, alors que la première école de journalisme fut fondée au XIX^e siècle aux Etats-Unis d'Amérique. Faut-il, pour être journaliste, transiter par une école de formation ? Si une formation est nécessaire, l'admission dans une école n'est pas indispensable. Cependant, en journalisme, la théorie et la pratique sont inséparables. De plus, l'enseignement para-professionnel est un atout très important. La recherche constitue un volet nécessaire de tout enseignement de la communication surtout en Afrique où tout reste à inventer.

SUMMARY

The first newspapers were founded in Europe at 16th century, and the first school of journalism only at 19th century in U.S.A. Are you obliged to attend a professional school to become a good newspaperman ? Of course, an adequate formation is quite necessary, but a school of journalism is not indispensable. However, in that field, the union of theory and practice are very necessary. The para-professional skills are also very important. At any way, the research does go with the communication teaching, mostly in Africa.

ECOLE DE JOURNALISME : NECESSITE OU COMPLEMENTARITE

Par CHINDJI KOULEU
Chef du Département de Presse Ecrite
à l'ESSTIC - Université de Yaoundé

La problématique est claire : est-il indispensable de transiter par une école de journalisme pour devenir un bon journaliste ? En d'autres termes, pour entrer dans le journalisme, est-il nécessaire d'avoir eu une formation préalable sur les bancs d'une école professionnelle ? Et enfin l'école de journalisme fait-elle partie des priorités de l'Afrique ?

1) LA PARUTION DES PREMIERS JOURNAUX

La révolution de l'imprimerie, par la mise au point de la typographie au XV^e siècle, (1400-1460), ainsi que la généralisation de la poste publique ouvrent une ère nouvelle au XVI^e siècle : Le commerce des nouvelles. Théophraste Renaudot est présenté comme l'inventeur du journal. Pourtant dès la fin du 16^e siècle les Vénitiens publiaient des feuilles volantes. En 1605, le Belge A. Verhoeven rendait régulièrement compte de la bataille d'Eeckeren dans une petite plaquette. C'est donc au début du 17^e siècle que sont nés les journaux au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Je me contenterai de trois exemples.

Allemagne : 1609 : Relation aller fürnemen und Gedenk Wildigen Historien.

1612 : Frankfurter Oberpostamtszeitung

France : 1611 : Le Mercure Français

1631 (janvier) : Les Nouvelles Ordinaires de divers endroits; absorbées par la Gazette de Théophraste Renaudot, fondée le 30

mai 1631, laquelle va devenir la Gazette de France en 1762 et cesser de paraître en 1915.

Angleterre : 1621 : Weekly News
1702 : Daily.

Jusqu'au 19e siècle, il n'est nulle part question d'école de journalisme.

C'est naturellement vers les vieux pays que nous nous tournerons pour chercher des exemples d'école de journalisme. Et curieusement, ce n'est pas en Europe où ont apparu les premiers journaux qu'on trouve les premières écoles de journalisme, mais aux Etats-Unis d'Amérique - une autre remarque, non moins importante : il a fallu attendre trois siècles, après la fondation des premiers journaux, avant de songer à ouvrir la première véritable école de journalisme. Faut-il en conclure que l'école de journalisme n'est pas indispensable ?

La fondation des premières écoles de journalisme

Si nous nous en tenons à l'exemple de l'Ecole Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication (ESSTIC), le nombre de candidats qui aspirent à la carrière de la presse est au moins de deux mille, chaque année. Parmi ces postulants, très peu franchiront les portes de l'ESSTIC, parce que la sélection est impitoyable et le nombre de places très réduit, à cause de la capacité d'accueil et de l'offre d'emplois à la fin des études.

Depuis 1970, l'ESSTIC a accueilli 60 élèves, une seule année, la promotion de 1975. Toutes les autres promotions ont au maximum trente places dont 15 pour le Cameroun.

Aux Etats-Unis, une enquête a révélé que le nombre d'aspirants au métier de communicateur varie entre quatre et cinq millions par an. C'est dire qu'aucun Etat ne peut prétendre former tous ceux qui veulent devenir des communicateurs.

Puisque très peu entrent dans une école de formation, les autres sont-ils à jamais exclus de l'exercice du plus beau métier du monde ? Que non. Plusieurs voies s'offrent à qui tient à devenir journaliste.

**Le self-made man, sans formation du tout,
La formation sur le tas,**

Les stages à temps partiel et les séminaires,
Les cours par correspondance,
L'admission dans une Ecole ou Institut de communication.

a) Le Self-made man

Chez nous, cette catégorie encore une fraction très importante à cette heure de foisonnement de journaux pour des raisons de la baisse des dictatures en Afrique et le retour de la démocratie. Il va de soi qu'il s'agit d'une position inconfortable et d'une période transitoire, tant il est vrai que l'existence d'un journal nécessite la présence des spécialistes. Pour survivre ces journaux qui naissent au jour le jour devront assurer tout au moins une formation sur le tas à leurs journalistes s'ils veulent être crédibles.

b) La formation sur le tas

Ce type de formation a prévalu jusqu'à la fondation des premières écoles de journalisme au 19^e siècle. Les maîtres de journalisme tels que Joseph Pulitzer et Joseph Folliet, ont été formés sur le tas. Mais comme le souligne le Professeur Jacques FAME NDONGO : «En réalité, la formation sur le tas est un pis-aller, quelles que soient les aptitudes du futur journaliste. Elle est empirique, incertaine, non progressive et parfois chaotique. Une initiation méthodique et rigoureuse aux Sciences et Techniques de l'Information parallèlement à l'acquisition rationnelle des connaissances générales indispensables à la maîtrise des problèmes complexes qui se posent au monde moderne s'avère efficace» (1).

La formation sur le tas est un pis-aller, parce qu'on ne peut pas disposer de structure adéquate d'enseignement et continuer à pratiquer une formation empirique. Longtemps, il est vrai, le pragmatisme anglo-saxon a préféré cette formule à la création d'établissements de formation. Voilà pourquoi les écoles de journalisme sont de création récente en Grande-Bretagne et au Canada.

En Afrique, pour gagner du temps, après les indépendances, l'on a eu recours à la formule du stage à temps partiels.

c) Les Stages

On entend par stage, la période de formation courte ou plus généralement la période de perfectionnement dans une entreprise. Par définition le stage devrait s'effectuer uniquement dans une entreprise. Lorsqu'il ne s'agit pas de la mise en pratique des

connaissances théoriques acquises ailleurs qu'en entreprise, ou du perfectionnement des connaissances pratiques déjà acquises, le stage peut se réduire à la formation sur le tas.

Pour parer au manque de cadre, les pays africains indépendants ont procédé à la formation rapide dans tous les domaines. Le principe était d'acquérir beaucoup de connaissances en peu de temps. Par exemple, au Centre de Formation des Journalistes de Paris, on donnait une formation spéciale aux Africains en un an, au lieu de deux années pleines et une année de préparation pour un cursus studiorum normal. On voit ce qu'il y a d'aléatoire dans une telle formation nécessairement truffée de lacunes avec à l'horizon, le danger de perpétuer la fonction des conseillers techniques occidentaux auprès de nos responsables sans référence académique précise. Si une telle formation est à proscrire aujourd'hui, le stage de perfectionnement au contraire est très souhaitable. Il s'impose même et surtout avec l'évolution technique actuelle. Tous les deux ans, au moins, un bon secrétaire de rédaction, doit se recycler. Ajoutons que dans le domaine de l'information, le recyclage se fait tous les ans au risque de perdre le gouvernail.

Tout stage nécessite des structures et des moyens financiers importants. Aussi beaucoup de gens se abattent-ils sur les études par correspondance. Les autodidates ont la possibilité de recevoir une formation théorique par correspondance. En effet, que ce soit en Amérique ou en Europe, beaucoup d'établissements ont mis au point des cours de journalisme par correspondance. Les plus célèbres en France sont l'Ecole Universelle et l'Educatel. Le plus grand handicap, c'est le coût financier, mais aussi son aspect purement théorique. Il est aisé d'apprendre le journalisme de base par correspondance. En revanche, il est délicat de suivre un cours de secrétariat de rédaction, de la P.A.O. (Publication assistée par ordinateur), de radio et de télévision, par correspondance. Cette formule recèle donc beaucoup d'écueils. L'enseignement du journalisme par correspondance est également un pis-aller à cause précisément de la spécificité de ce métier. Une école de journalisme n'est pas à confondre avec une école normale, par exemple.

Tout compte fait, la meilleure voie d'entrer dans le journalisme passe par une école de formation. Mais disons tout de suite que l'école n'est pas tout. La pratique rigoureuse demeure la chose la plus importante.

e) Etude dans une école ou institut de communication

A priori, il est souhaitable que les aspirants journalistes transitent par une école professionnelle. Il existe ; nous l'avons vu, un grand décalage entre la parution des premiers journaux et la fondation des premières écoles de journalisme. Celles-ci sont fondées aux U.S.A. dès la fin du 19^e siècle, c'est-à-dire exactement trois siècles après la mise en vente des premiers journaux. Voici quelques points de repère.

1875 : Premiers cours d'imprimerie et de typographie à l'Université Cornell.

1878 : Les mêmes enseignements techniques sont introduits à l'Université du Missouri.

1893 : L'Université de Pensylvanie donne les premiers cours de journalisme.

1904 : L'Université de Northwestern (Illinois) crée sa première Ecole de Journalisme.

1912 : Naissance de l'Association Américaine des Enseignants de journalisme.

1917 : Naissance de l'Association des Ecoles et Départements de Journalisme.

A l'heure actuelle, aux U.S.A., les écoles de journalisme les plus célèbres sont celles de Harvard, de Chicago, de Yales, de New-York (Columbia et Syracuse) et de Northwestern (Illinois).

En France, la plus ancienne, l'Ecole Supérieure de Journalisme de Paris, au 44, rue de Rennes, fut fondée en 1899. Elle dépend de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales.

L'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille rattachée à la Faculté Catholique de Lille, fut fondée en 1924 ; alors que le Centre de Formation des Journalistes de Paris (aujourd'hui, Centre de Formation et de Perfectionnement des Journalistes et Cadres de la Presse fut fondée à la fin de la deuxième guerre mondiale en 1946). Et enfin, en 1953 fut fondé l'Institut Français de Presse de Paris.

En attendant la fondation de ces établissements, il fallait bien faire tourner les journaux. La création tardive de ces écoles de journalisme explique pourquoi la plupart de grands journalistes ont été formés sur le tas ou n'ont pas eu de formation du tout.

Même à l'heure actuelle, le métier de communication fait naître tellement de vocation qu'aucun pays africain ne peut assurer la formation de tous les aspirants journalistes. Bien que le

principe d'une formation soit désormais acquis, les modalités ne font pas l'adhésion de tous. Faut-il former dans les universités ou dans des écoles professionnelles ? Dans tous les pays, les deux filières coexistent. Il n'y a pas lieu d'opposer la filière facultaire et la filière professionnelle. A priori le système facultaire est théorique, mais tout dépend de l'organisation. Les cours de culture générale peuvent être dispensés par des universitaires et les travaux dirigés, par des professionnels confirmés. A l'ESSTIC tous les enseignants permanents sont en même temps universitaires et professionnels. Les professionnels non universitaires sont vacataires. Une telle disposition permet d'avoir un enseignement intégré.

Bien qu'il ne faille pas toujours opposer le système facultaire au système professionnel, l'idéal est que la formation soit assurée dans une école professionnelle eu égard aux nombreux avantages qu'elle présente : infrastructures, mariage de la théorie et de la pratique, contacts avec les médias.

- Une école professionnelle dispense en premier lieu un enseignement technique.
- Elle attache une importance primordiale à la maîtrise de la langue de travail.
- Elle fait une large place à la culture générale indispensable à tout journaliste digne de ce nom.
- Elle prépare les élèves à la connaissance approfondie du futur milieu professionnel.
- Elle maintient des contacts étroits avec la presse.
- Elle développe un esprit de recherche chez les élèves à travers leurs mémoires de fin d'étude et certains travaux pratiques tels que les carrefours et les dossiers d'actualité, ainsi que les grands dossiers réalisés par des groupes autonomes de travail (G.A.T.).

La nécessité d'une structure de formation

Le début de l'apparition des écoles ou instituts de formation en communication va engendrer l'incompréhension entre les diplômés des Grandes Ecoles et le self-made men. Comme le font remarquer Gilberte et Henry Coston : « Il n'existe pas de diplôme qui donne automatiquement le droit d'occuper une place dans une rédaction » (2).

Sauf peut-être dans les services publics africains, les parchemins ne font pas le journaliste. C'est en forgeant qu'on devient

forgeron. Chacun progresse en fonction de ses capacités et de sa valeur intrinsèque. Les lecteurs qui sont les véritables censeurs en matière de presse, ne se préoccupent point de savoir si tel article est écrit par un diplômé ou par un non-diplômé. Ils ne jugent que le produit et non le producteur.

Est-ce à dire qu'il est inutile de passer par une école professionnelle pour devenir journaliste ? Une évidence : on ne s'improvise point journaliste. Au demeurant, toute profession exige une préparation parfois très longue. Dans certains pays la médecine et l'architecture vous volent neuf années de votre vie. Pourquoi le journalisme serait-il une exception ?

Pourtant lorsqu'en 1967, nous préparions, au Ministère camerounais de l'Information et de la Culture, le dossier de création d'une école de journalisme à Yaoundé, c'est à peine si l'on ne nous tournait pas en dérision. Une école de journalisme pourquoi faire ? Que va-t-on y enseigner ? Quelle discipline laissera-t-on tomber ? Ne suffit-il pas d'être nanti d'une solide licence ès lettres pour faire un bon rédacteur ? Le journalisme n'est-il pas un art où l'intuition et l'imagination créatrice jouent plus qu'une somme de connaissances acquises sur les bancs d'école ? Dans ces conditions, une école de journalisme n'est-elle pas encombrante en Afrique ? Ne suffit-il pas à celui qui en a la vocation de s'engager dans une entreprise de presse et de s'en imprégner peu à peu ?

Nous faisons remarquer qu'on n'a même pas besoin d'être littéraire pour devenir un bon journaliste. L'ancêtre des journalistes français, Théophraste Renaudot (1586 - 1653) n'était-il pas médecin ? C'est pourquoi au concours d'entrée à l'ESSTIC, nous n'excluons aucun type de baccalauréat. L'ESSTIC est du reste l'unique établissement de l'Université de Yaoundé à ne pratiquer aucune discrimination entre les différents baccalauréats.

Une telle option est confirmée par Frank Candin, lorsqu'il écrit : «Il n'y a pas de diplôme spécifique pour faire carrière dans le journalisme comme pour les autres métiers» (3). Puisque dans un journal, on traite de tout, il n'y a aucune raison d'exclure a priori une discipline. Il suffit de donner au sujet choisi une forme journalistique.

Nous sommes convaincus que l'important pour tout aspirant journaliste, c'est d'abord de bien connaître les ficelles du métier. Il ne suffit pas d'être doté d'une bonne culture générale, encore faut-il maîtriser la technique de la presse proprement dite.

Le grand journaliste américain Joseph Pulitzer était bien fondé d'écrire : «Personne n'a ni le temps ni le désir d'enseigner à un reporter débutant ce qu'il devrait savoir avant même d'entre-

prendre la besogne la plus modeste que puisse faire un journaliste. Le système de l'apprentissage a prévalu autrefois en droit et en médecine. Il est reconnu que l'on obtient de meilleurs résultats quand on débute par une préparation systématique dans une école professionnelle (4).

L'école fournit une base théorique indispensable à la pratique sur le terrain. Une telle base théorique fait défaut chez celui qui est formé sur le tas. De plus, l'évolution de la technologie rend la formation sur le tas de plus en plus aléatoire. On se heurte d'abord à un problème financier très délicat. Un patron de presse peut-il engager un formateur pour assurer la promotion de ses employés, alors qu'il existe à côté, des établissements spécialisés pour y parer ? Quand bien même il le voudrait, il lui faudra une infrastructure adéquate. De nos jours quelle entreprise de presse dispose encore de telles structures pour encadrer les débutants ?

Il ne faut pas oublier que le journalisme en lui-même constitue une technique qu'il faut acquérir. Vous avez beau être docteur ès lettres classiques, vous n'aurez jamais automatiquement un style journalistique. Il existe une manière d'aborder une information, de la traiter et de la présenter de telle sorte que le message passe facilement.

Voici un exemple banal. Les principes généraux de rédaction indiquent trois types de plans possibles à donner à tout article de presse. Le plan chronologique qui expose les faits en suivant leur déroulement dans le temps. Le plan en «flash back», qui commence par le fait le plus récent pour remonter progressivement aux origines. Et enfin le fameux plan «en pyramide inversée», qui consiste à présenter les éléments de l'information par ordre d'importance décroissante. Si un amateur peut suivre aisément le premier plan, il n'en va pas de même des deux derniers.

Par conséquent, si vous n'apprenez pas les techniques de journalisme de base, vous écrirez des articles savants mais qui n'épouseront guère la forme journalistique. Le style journalistique est très différent du style littéraire. Un second exemple très simple : Des professeurs d'université envoient souvent des notes de lecture à Cameroon Tribune ou au Messenger, mais nous trouvons qu'elles ne répondent pas aux normes apprises. Une note de lecture est un article qui doit répondre à des questions précises que se pose tout lecteur devant un ouvrage récent : qui est l'auteur ? de quel genre de livre s'agit-il ? A quel type de public s'adresse-t-il ? De quoi traite-t-il ? Quelle est sa thèse ? Que valent les arguments développés ? Quelle est son originalité ? Quel est l'intérêt de cet ouvrage ?

Par conséquent, contrairement à ce que pensent nombre de lecteurs, aucun article ne s'écrit au petit bonheur. Il obéit toujours à des canons précis sans le respect desquels, on ne se dit point journaliste. A la lecture du titre d'un article, je m'attends que l'auteur réponde à un certain nombre de questions et que des points précis soient développés. N'oublions pas que la communication est devenue une science académique au même titre que la sociologie et la psychologie. Nous devons en conclure qu'on ne naît pas journaliste, on le devient. Et pour parler comme les existentialistes, nous dirons que le journaliste n'est que ce qu'il se fait.

Les progrès technologiques, loin de simplifier la tâche, nous acculent à aller à l'école. Or, de plus en plus, le journalisme fait appel à des techniques pointues. La dernière née de ces techniques est la publication assistée par ordinateur qui a révolutionné totalement les techniques du secrétariat de rédaction. Les patrons vont embaucher de plus en plus ceux qui connaissent déjà ces techniques. Par conséquent, l'existence d'école de journalisme devient une nécessité incontournable. C'est par manque d'école qu'on formait autrefois des journalistes sur le tas.

Aujourd'hui l'école de journalisme s'impose, car la complexité et le développement du métier nécessitent une plus grande spécialisation. Il va de soi qu'un spécialiste sera toujours plus performant qu'un touche-à-tout qui compte davantage sur sa culture générale. Et précisément, parce qu'on se spécialise, on ne peut tout apprendre à l'école ; d'où le besoin de compléter la théorie par la pratique.

Nécessaire complémentarité

La formation dans une école comporte inévitablement des lacunes: L'école, même professionnelle est forcément un milieu clos; théorique, sans prise directe avec la réalité des médias. L'académisme a la propension à prendre le dessus sur le professionnalisme tant recherché. Pourtant il convient de faire un bon dosage pour éviter de se retrouver dans un studio- école où l'on apprend surtout les techniques du métier.

Comment assurer un vaste programme annuel tout en observant la réalité du terrain ? A l'ESSTIC, par exemple, les élèves, dès leur entrée à l'école, passent vacances et congés dans les entreprises de presse. Pourtant nous trouvons leur pratique professionnelle insuffisante.

Pour une meilleure formation, il faut créer une parfaite osmose entre les élèves et les médias, multiplier les contacts entre

la CRTV (Cameroon Radio Television) et la SOPECAM (Société de Presse et d'Édition du Cameroun). Mais les structures d'accueil sont-elles suffisantes ? L'idéal serait qu'on fasse cours à l'école dans la matinée et que l'après-midi soit réservée à la pratique dans une entreprise de presse. On a souvent tendance à mettre l'accent sur l'aspect académique de la formation au détriment de l'aspect professionnel. Or, nous venons de le voir, le diplôme ne fait pas le journaliste. Tout au plus permet-il une reconnaissance académique des potentialités du titulaire dans le domaine de la communication. Il est impossible à une école d'assurer dans les mêmes proportions une formation professionnelle et une formation académique. L'idéal serait de recruter des licenciés, toutes disciplines confondues, et de leur dispenser des cours professionnels.

Contenu des enseignements

Le journalisme étant un métier en perpétuel devenir, le programme de l'enseignement ne saurait être figé. Il faut le modifier sans cesse, et l'adapter à l'évolution technologique moderne. Pour ce qui est des Ecoles africaines de journalisme, dans un séminaire tenu à Accra en juillet 1984, le Conseil Africain pour l'Enseignement de la Communication (CAEC) a conseillé trois types d'enseignement selon les possibilités de chaque institution. Les enseignements professionnels, la culture générale et les enseignements para-professionnels.

Enseignements professionnels

Les enseignements véritablement professionnels portent sur les trois mass médias les plus courants : la Presse Ecrite, la Radio et la Télévision. Dans le premier cas, on étudiera les techniques rédactionnelles comprenant essentiellement les principes généraux de rédaction, le traitement et la transmission des dépêches, la recherche et la sélection des informations, la mise en forme des articles, les genres d'information. Le secrétariat de rédaction proprement dit, les arts graphiques, le photo-journalisme, le dessin politique à légende, etc.

Dans le second cas, on apprendra toutes les techniques radiophoniques : écriture radiophonique, rédaction, montage, production..., animation.

Enfin le troisième cas concerne l'enseignement des techniques télévisuelles : reportage d'image, présentation, réalisation production, expression télévisée, reportage filmé, commentaire.

Les arts et métiers de l'image et du son, seront également développés ; preneur de son, monteur, perchiste, scriptgirl.

Enseignement de culture générale

Un journaliste sans culture générale est-il différent d'un ouvrier imprimeur ou d'un simple technicien ? On comprend que dans tous les symposiums sur l'enseignement de la communication l'on insiste sur cet aspect du métier qu'on aurait tendance à négliger.

Gilbert et Henry Coston écrivent «Le futur rédacteur doit, en premier lieu, approfondir sa culture générale en prenant un contact plus étroit avec la sociologie, l'histoire, la mythologie, la géographie politique, le droit, mais aussi en perfectionnant son style, en élargissant ses connaissances littéraires, en cultivant une ou plusieurs langues étrangères» (5). Voilà tracé tout un programme de culture générale dans une école de journalisme.

De son côté, Georges Verpract écrit : «Vu la compétence universelle que suppose le journalisme, une solide culture politique, littéraire et de plus en plus économique et scientifique est requise. Au minimum le niveau d'un bon baccalauréat. Mais une licence en droit (Sciences économiques) ou une licence ès lettres (de préférence histoire, philosophie, sociologie), voire une licence ès sciences constitue une bonne ouverture d'esprit» (6).

En résumé, le métier de journaliste, comme nous l'avons déjà vu plus haut, n'exclut aucun diplôme. Toutes les connaissances lui sont utiles. Les deux assertions s'accordent pour souligner la nécessité d'être doté d'une solide culture générale pour affronter le métier de journaliste.

Enseignement para-professionnel

En vue d'une plus grande ouverture du marché professionnel, les écoles de journalisme ont intérêt à élargir leurs horizons en insistant sur l'enseignement des sciences annexes, souvent très utiles à un journaliste complet. Il s'agit notamment des domaines suivants : documentation, journalisme d'agence, bibliothèque, archives écrites, sonores, filmées, photographiques, télévisuelles, édition publicité ; relations publiques ; opinion publique, etc.

On le voit, c'est un programme démentiel dans un cursus studiorum de trois années. Tout dépend de l'organisation de l'établissement. Si ce dernier compte plusieurs cycles (tel est le cas de l'ESSTIC), les études pourront être organisées judicieusement.

Un des cycles, par exemple le cycle 3, pourra se consacrer à l'étude des sciences de l'information et de la communication et naturellement à la recherche.

La Recherche : complément indispensable

L'un des grands avantages de l'existence d'école supérieure de journalisme est sa fonction de recherche. Les enseignants et les élèves de niveau avancé doivent s'adonner à la recherche pour l'avancement de ce métier toujours en perpétuelle mutation. L'évolution des différentes techniques de communication conditionnent et rendent plus efficace le rôle social de la presse. Tout au long de leur carrière professionnelle, les journalistes doivent, grâce à la recherche, prendre conscience des modifications en cours et s'y adapter. Ici les domaines de la recherche sont vastes, voire illimités.

Une telle recherche est indispensable à nos jeunes Etats africains.

CONCLUSION

L'existence d'une école de journalisme est une nécessité, non seulement pour les pays industrialisés, mais surtout pour les pays du Sud qui en ont le plus besoin pour abattre les dictatures. Si la liberté d'expression est une condition sine qua non de l'existence de la vraie démocratie que nous appelons de tous nos vœux partout en terre africaine, alors l'existence des journaux est une nécessité incontournable. Or il ne saurait y avoir de journaux sérieux sans journalistes bien formés ou bien rodés.

NOTES

- (1) Jacques Fame Ndongo ; «journaliste africain : quelle formation pour quelle utilisation» in *Fréquence-Sud, Revue de Recherche sur les Mass-Média*, n° 7, 1986, ESSTIC, Université de Yaoundé, p. 63 à 68.
- (2) Gilberte et Henry Coston : *Le Journalisme en trente leçons*, Paris, Lectures Françaises, 1962, p.8.
- (3) Frank Candin : *Journaliste*, the English Universities Press LTD, 1966, p. 14.
- (4) Joseph Pulitzer, cité par Jacques Fame Ndongo, «Journalistes africains : Quelle formation pour quelle utilisation» in *Fréquence-Sud*, n°7, Yaoundé 1986, p. 64.
- (5) Gilberte et Henry Conston : *Le Journalisme en trente leçons*, Paris, lectures françaises, 1962, p.8.
- (6) Georges Verpract : *Les métiers de l'information moderne*, Paris, Neret, 1965, p. 158.

BIBLIOGRAPHIQUE

- (1) Calvet, Henri, *La Presse contemporaine*, Paris, F. Nathan, 1958.
- (2) Candin, Frank, *Journalism*, London, The English Universities Press Ltd, 1966.
- (3) Cazeneuve, Jean, *La Société de l'ubiquité : Communication et diffusion*, Paris, Denoël, 1972.
- (4) Chindji-Kouleu, «Femme africaine et communication». *Communication au Colloque sur La femme africaine et les médias* ESSTIC, Université de Yaoundé, mai 1985.
- (5) Coston, Gilberte et Henry, *Le journalisme en trente leçons*, Paris, Lectures françaises, 1962.
- (6) Dodge, John, Viner, George, *The Practice of Journalism*, London, Heinemann, 1963.
- (7) Durang, Jacques, *Les formes de la communication*, Paris, Dunod, 1981.
- (8) Edwin, Eney et Atii, *Mass media*, Paris, Tendances Actuelles, 1976.
- (9) Escarpit, Robert, *Théorie de l'Information et pratique politique*, Paris, Seuil, 1981.
- (10) Fame Ndongo, «Journalistes africains ; quelle formation pour quelle utilisation ?» in *Fréquence-Sud, Revue de Recherche sur les mass-media*, n°7, 1986, ESSTIC, Université de Yaoundé, p.63-67.
- (11) Lemieux, André, *La Communication par le langage*, Montréal, Editions Pautines, 1980.

- (12) Malam, Gerba, **Les journalistes camerounais : quelle formation pour quelle utilisation ?** Mémoire de fin d'études - ESIJY, 1978.
- (13) Mpesa Mouangue : **La formation des journalistes au Cameroun, de l'ESIJY à l'ESSTI**, Mémoire de fin d'études, ESSTI, 1989.
- (14) Njiki Nya, Eugène, «**La formation des journalistes africains et les besoins de recrutement : Le témoignage d'un utilisateur**» in *Fréquence-Sud, Revue de Recherche sur les mass-media* n°7, 1986, ESSTIC, Université de Yaoundé, p. 69-71.
- (15) Tissot, Henri, **Presse et Technique d'information**, Paris, Robert Laffont, 1975.
- (16) Verpraet, **Les métiers de l'information moderne**, Paris, Editions Neret, 1965.
- (17) Voyenne, Bernard, **La presse dans la société contemporaine**, Armand Colin, 1962.
- (18) Voyenne, Bernard, **Les journalistes français**, Paris, CFPJ, 1988.

CHINDJI-KOULEU